

MONTREAL, MARDI, 3 OCTOBRE 1848.

51.

PROPAGATION DE LA FOI.

L'association pour la Propagation de la Foi vient de publier son compte-rendu de l'année 1842. Ce document est suivi de plusieurs lettres, extrêmement curieuses, des missionnaires, sur l'état actuel de la religion catholique en Chine et dans l'empire d'An-Nam; ces lettres donnent des détails, inconnus jusqu'à ce jour, sur diverses provinces du Céleste Empire et sur les mœurs de ses habitants. Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de faire connaître à nos lecteurs tout ce que ce dernier numéro des *Annales* renferme d'intéressant, nous avons cru être agréable à ceux qui ne reçoivent pas ce recueil en reproduisant ici l'historique de la fondation et des progrès de l'association, qui précède l'état des sommes recueillies dans le cours de 1842. Nous souhitions vivement que cette lecture engage toutes les personnes pieuses à rentrer dans l'association.

« L'association de la Propagation de la Foi, longtemps restreinte dans un cercle étroit où ses souvenirs se conservaient sans peine, compte maintenant par toute la terre des milliers de frères venus plus tard, et qui ne savent pas assez à quelle humble tentative leurs efforts réunis ont prêté quelque grandeur. Nos traditions de famille leur appartiennent aussi: ils ont besoin de les connaître. Ils en prendront sujet de ranimer leur amour pour l'institution dont ils auront vu l'origine obscure et bénie. C'est pourquoi on a jugé opportun de raconter, dans un simple récit, la fondation de l'œuvre. Et comme rien de considérable ne s'opère ici-bas sans une préparation conduite de loin, il a paru nécessaire de rappeler d'abord brièvement ce qui s'était fait jusqu'à la pour l'assistance temporelle des Missions.

« Au moyen-âge, l'Europe armée se levait à la voix des souverains Pontifes, pour aller porter la croix sur des rivages infidèles. Plus tard, quand les découvertes ouvrirent la route des Deux-Indes, le Christianisme y passa sur les flottes de l'Espagne et du Portugal. Ces deux couronnes consacraient leurs conquêtes en s'obligeant par un traité solennel à étendre le règne de la Foi. Elles fondaient des évêchés qui devinrent des foyers de lumière. Quels qu'aient été les désordres des premiers aventuriers, la prédication évangélique fit son ouvrage; et des milliers d'indigènes dans l'Amérique méridionale, et les Philippines converties, policées, marquent encore, l'empreinte puissante du génie espagnol sur le monde. D'un autre côté, les belles colonies françaises du Canada et de la Louisiane avaient pour ainsi dire leur tête ces Missions qui s'enfoncèrent courageusement dans la vallée du Mississippi, dans les forêts vierges et le long des grands lacs, pour porter la parole du Grand-Esprit aux tribus sauvages, et souvent pour trouver le martyre sous la flèche ou sur les bâchers. Alors aussi la France envoyait des Missionnaires jusqu'aux extrémités de l'Asie, et fondait, à Constantinople, à Smyrne, dans les îles de l'Archipel, les hospices des RR. PP. Capucins, desservis aujourd'hui par des religieux italiens. Plusieurs princes soutenaient de leurs aumônes et enrichissaient de leurs présents les églises latines de la Terre-Sainte, et singulièrement le monastère du Saint-Sépulchre, dernière garde laissée sur le sol conquis des Croisades.

« Il était cependant désirable qu'un moment vint où le concours des simples fidèles s'exercerait non plus seulement par la faveur des puissans du monde, mais par la charité de tous. Ainsi, les plus petits et les plus pauvres participeraient à l'honneur d'évangéliser ces empires lointains dont ils ignorent même le nom. L'œuvre propagatrice, en poussant des racines plus profondes jusque dans les entrailles de la société chrétienne, devait y trouver une nouvelle sève; parce que plus elle serait marquée de ce caractère universel, qui est le caractère même de l'Eglise, plus elle en gagnerait aussi la force divine.

« Cette pensée est ancienne. Elle remonte, par une remarquable origine, à l'époque même où commença l'ère nouvelle des Missions. En 1504, douze ans après la découverte de l'Amérique, un jeune insulaire des terres australes était amené en France par le navigateur Gouveneur; il y recevait une éducation chrétienne et oubliait sa patrie. Un arrière-petit-fils de cet homme, l'abbé Paulmyer, chanoine de la cathédrale de Bayeux, touché d'un zèle ardent pour le salut de la race dont il était issu, adressa, en 1663, au pape Alexandre VII des *Mémoires touchant l'établissement d'une Mission dans le troisième monde, autrement appelé la Terre australe*. Il y considérait les difficultés et les moyens de l'entreprise, et tentait d'y pourvoir par une association dont il traçait le dessein. Il la formait sur le modèle des Compagnies des Indes, c'est-à-dire qu'il demandait le concours libre de tous, jusqu'aux moindres artisans et aux servantes, sous la direction d'un petit nombre de

gens expérimentés, pour contribuer de leurs biens à ce glorieux ouvrage. Il exprimait enfin l'espoir qu'il plairait à Dieu de permettre, sous la bénédiction du Saint-Siège apostolique et l'approbation des puissances supérieures, la naissance d'une Société pour la Propagation de la Foi, c'est-à-dire la plus excellente de toutes les œuvres.

« Cet homme de bien mourut, sans avoir vu s'accomplir son plus cher désir, et le remettant aux mains de Dieu, entre lesquelles rien ne se perd. Souvent, c'est après la mort des justes que leurs bonnes inspirations se répandent, comme une odeur suave autour de leur tombeau. On dirait qu'il y eut ici quelque chose de pareil. Un siècle après, une association de prières et de bonnes œuvres s'était établie pour le salut des infidèles. Il est permis de croire que la lecture des *Lettres édifiantes* contribuait à tourner la piété publique du côté des Missions dont elles popularisaient l'admirable histoire. Mais il fallait encore que les derniers orages du XVIIIe. eussent passé sur la France pour féconder ce germe, déposé dans les esprits. Il devait fleurer d'abord au sein d'une ville où la restauration religieuse fut plus décisive et plus éclatante. Le jour où le souverain Pontife Pie VII, du haut de la colline de Fourvière, bénit la cité de Lyon, il semble que de ses mains étendues descendit la grâce qui devait faire éclore l'œuvre de la Propagation de la Foi.

« Les commencemens de l'œuvre sont obscurs et faibles: telle est la destinée des institutions chrétiennes. Dieu souvent y prépare toutes choses de façon que nul n'en puisse être appelé l'auteur et qu'il ne s'y attache pas un nom humain. Il cache et divise leur source comme celle des grands fleuves, dont on ne peut pas dire à quel ruisseau ils ont commencé. Deux cris de détresse venus l'un de l'Orient, l'autre de l'Occident, entendus de deux femmes pieuses dans une ville de province, inspirèrent le dessein qui, heureusement réalisé, soutient déjà d'une assistance efficace les Missions des deux mondes.

« En l'année 1815, Mgr. Dubourg évêque de la Nouvelle-Orléans, revenant de Rome où il avait été sacré, s'arrêta quelque temps à Lyon. Préoccupé de la pénurie de son diocèse, dans lequel il fallait tout créer, il le recommanda chaleureusement à la charité des Lyonnais. Il entretint surtout de ses désirs une veuve chrétienne qu'il avait autrefois connue aux Etats-Unis, et lui communiqua la pensée de fonder pour les besoins spirituels de la Louisiane une société d'aumônes, proposant de fixer à un franc la rétribution annuelle. La bienfaisante veuve se prêtait aux vues de l'évêque, elle en fit part à quelques personnes. Mais on lui opposa des difficultés nombreuses. Il fallut qu'elle attendit l'heure marquée au ciel, et qu'elle se contentât de recueillir de modiques secours pour ces chrétiens d'Amérique adoptés par sa maternelle sollicitude.

« Vers le même temps, c'est-à-dire en 1816, MM. les directeurs du Séminaire des Missions étrangères, rétablis depuis un an dans leur maison de Paris, cherchèrent à renouveler l'union de prières fondée au siècle précédent pour le salut des infidèles. Ils obtinrent dans ce but des indulgences du Saint-Siège, et publièrent un exposé des besoins de leurs églises. Ces tentatives commencèrent à disposer les esprits. Trois ans plus tard, une personne de Lyon, dont la vie consumée en bonnes œuvres rappelle les vierges chrétiennes des premiers temps, reçut de son frère, étudiant au séminaire de St.-Sulpice, une lettre pleine de la plus douloureuse émotion. Il y faisait connaître le dénûment de la maison des Missions étrangères, et proposait de lui assurer des ressources régulières par l'établissement d'une compagnie de charité. La religieuse femme recueillit cette inspiration; et dans le courant de 1820, elle établit une association d'aumônes, à raison d'un sou par semaine, en faveur du séminaire des Missions. L'œuvre commença parmi ces pieuses ouvrières, qui honorent de leurs vertus cachées, comme elles soutiennent de leur travail, la riche et populaire industrie des Lyonnais. Pendant les six derniers mois de cette année, la fondatrice porta seule tout le poids de son laborieux dessein. Il n'y avait encore ni prière commune, ni fête, ni publication périodique. Bientôt le nombre des associés fut d'environ mille, résultat considérable, mais qui parut ne devoir point s'accroître, à cause du cercle étroit dans lequel s'exerçait l'influence des premiers propagateurs. Les offrandes réunies furent envoyées comme un pieux souvenir de l'Eglise de Lyon, à cette vieille Asie d'où lui vint la Foi. Il y avait deux mille francs. Nous aimons à compter les premières gouttes de cette rosée qui devait un jour se répandre plus abondante sur un champ sans limites.

« Cependant les correspondants de M. Dubourg, témoins de ces efforts, ne renonçaient pas à l'espérance de fonder, pour le diocèse de la Nouvelle-Orléans, quelque chose de pareil, quand ils furent visités au commencement de